

Olga Wrońska
Université de Gdańsk, Pologne

Synergies Pologne n°4 - 2007 pp. 123-133

Résumé : *Deux écrivaines qui s'expriment à la première personne, A. Nothomb et C. Laurens, attestent à quel point la psychanalyse imprègne les lettres françaises et comment elle a catalysé la mutation de l'autobiographie en autofiction.*

Mots clés : *autofiction, psychanalyse, souvenir écran, roman familial, identité féminine.*

Abstract : *Two french novelists, A. Nothomb et C. Laurens, attest to what extent psychoanalysis influences contemporary French novel and how psychoanalysis contributes to the mutations that leads autobiography to autofiction.*

Key words : *autofiction, psychanalyse, souvenir screen, familial novel, female identity.*

Selon la Direction de la recherche, des études, de l'évaluation et des statistiques publiées en 2004, 11% des 36 000 personnes interrogées ont connu un épisode dépressif dans les deux semaines précédant l'enquête. Un tiers des Français ont déjà pris des médicaments «pour les nerfs», et 15% ont suivi une psychothérapie. (Delphine Saubaber, Natacha Czerwinski, « L'Express » du 18 juillet 2005).

Tandis que le chiffre des thérapies - infantiles, individuelles ou conjugales - explose, l'opinion des psychothérapeutes décide dans les tribunaux, l'éducation, le monde des affaires. Hélicoptérés sur les lieux des catastrophes, ils rendent compte d'AZF juste après une émission sur France 2 où les invités de Michel Drucker sont analysés en direct sur le plateau. Des livres aux titres éloquentes - « A quel psy se vouer » ou « Chantons sur la psy » montent en tête de palmarès. Le psychanalyste Boris Cyrulnik -« Le psy qui console les Français » selon « Le Point » n°1675 (E. Lanez, le 21 octobre 2004) - est tiré à 150 000 exemplaires. Les péripéties dur le divan sont mises en images par les BD de Serge Tisseron. *Bonjour paresse* pamphlet acide contre l'entreprise française - 10 mois dans les meilleures ventes - est signé par Corinne Mayer, une analyste. La presse multiplie les références analytiques. A titre d'exemple l'hebdomadaire « Le Point » avertit que « les relations père - fille ne sont pas moins complexes que le fameux oedipe mère - fils » (I. Inchauspé, le 5 mai 2005) ou encore rapporte

avec délice que la politique de G.W. Bush est une « manière de résoudre son complexe d'Œdipe » (M. Schneider, le 20 janvier 2005). Un manuel de FLE « Forum 3 », qui propose de familiariser les apprenants avec la civilisation française, consacre une double page à la psychanalyse. Autre aspect du phénomène, « cela doit aujourd'hui faire partie du bagage de parler anglais, d'avoir son permis de conduire, et de maîtriser des rudiments de psychologie. » (« L'Express » du 21 août 2003 par M. Huret). La psychanalyse est devenue un fait social, partie intégrante de la culture générale. Il va de soi qu'elle modifie la mentalité. « La société a cessé de porter un jugement moral sur les bleus à l'âme » (ibid.) à condition de le soumettre à l'examen du psy. « Malheur à qui se tait, honni soit qui refoule! Voilà le credo. » (ibid.). Bref, les Français souffrent massivement de troubles psychiques qu'ils soignent à grand renfort de thérapies, dont la psychanalyse. Omniprésente, elle bénéficie d'une situation à part et d'une portée jamais vue hors de l'Hexagone. L'important c'est qu'en s'intégrant dans la société française, la psychanalyse a imprégné sa littérature.

La psychanalyse a non seulement attiré l'attention des écrivains sur ces thèmes de prédilection - la sexualité, les relations avec les parents, les troubles psychiques, les traumatismes infantiles - mais elle a aussi fourni des outils adaptés à leur investigation littéraire. Les travaux de Lacan ont ainsi revalorisé le « signifiant » dans la mesure où il ouvre sur l'inconscient. Désormais, l'initiative est cédée aux mots conformément à une théorie et selon ses techniques. De même, le personnage est structuré en fonction de la nosologie analytique, défini à l'aide du jargon et n'ignore pas l'origine inconsciente de ses troubles intérieurs. A l'origine de la distinction entre la vérité biographique et la vérité psychique, distinction appuyée sur le concept du souvenir écran, la psychanalyse a aussi marqué la réflexion sur la mémoire. Par ailleurs, son esprit de rupture en a fait l'allié inattendu dans la quête identitaire déclinée au féminin.

Certes, deux siècles avant Freud, *Les Confessions* ou *Les Mémoires du promeneur solitaire* appliquaient déjà les règles qui ont conduit le Viennois vers la découverte du déterminisme infantile, du trouble identitaire ou du principe de l'association libre. Ces souvenirs étaient notés sans trier, gage de probité et miroir des vagabondages mentaux du Jean Jacques qui n'est pas venu à bout de Rousseau, signant l'irréductible hiatus de l'âme humaine et ses sources enfantines. De même, Laclos, La Rochefoucauld ou les romantiques évoquaient les mobiles irrationnels des actes humains tandis que Mallarmé ou Rimbaud ont devancé la psycholinguistique lacanienne. C'est Dujardin qui a mis au point le monologue intérieur, narration adaptée au feuilleté du psychisme et fidèle à sa nature langagière. Et il va sans dire que Proust a magistralement illustré le poids de la sexualité et de la violence dans les relations humaines, en posant les fondations du célèbre roman psychologique.

Etant donné que l'essor et la spécialisation de ces procédés après la Deuxième Guerre Mondiale coïncide avec la réussite de la psychanalyse proprement française, on peut néanmoins hasarder qu'une écriture psychanalytique a vu le jour. Modiano, Doubrovsky et plus récemment Laurens, Donner, Angot, Nothomb, Darrieussecq (avec *Le Bébé*) se distinguent par le goût prononcé pour

les épanchements à la première personne du singulier avec la cure comme cadre et/ou référence. Les textes de Nothomb et de Laurens illustreront en détail l'influence de la psychanalyse sur le contenu et sur la forme de cette littérature. De même, l'ambiguïté du « pacte » que proposent les deux écrivaines est à mettre en rapport avec les travaux sur le souvenir écran, le roman des origines et le mythe familial : La psychanalyse a catalysé la mutation de l'autobiographie en autofiction. Quant au succès de leur « nombrilisme » assis sur une vulgate analytique, il répondrait au malaise généralisé de la société française et son revers le tout-psy.

Amélie Nothomb - la psychanalyse en œuvre

« (...) -et pourquoi vos délires jansénistes, moi qui ne suis pas religieux pour deux sous ?

- Ca prouve simplement qu'il y a une partie refoulée de toi à qui il ne déplerrait pas d'être mystique.

- Oh non, encore ce blabla psychanalytique de bazar.

- Regarde comme tu es fâché quand on ose suggérer que tu refoules quelque chose.

-Le verbe refouler, c'est le mot fourre-tout du XXe siècle.

-Et ça donne l'une des variétés d'assassin du XXe siècle : toi » (Nothomb, 2001 : 101)

Bien qu'elle se tienne à l'écart de la psychanalyse, l'œuvre de Nothomb subit ses effets, reconnus après 10 ans de travail dans *La Cosmétique de l'ennemi* cité ci-dessus. Nothomb s'est toujours refusée à la cure (L'Internet offre une pléthore de sites autorisés et d'interview qui l'attestent). De même, son écriture n'a en principe rien d'une illustration et défense du freudisme. Aussi les coïncidences multiples montrent-elles à quel point l'analyse influence la perception du psychisme humain. Plus symptomatique encore, la popularité de ces textes, plaisants et accessibles, prouve que le public est familier de la conception de l'homme qu'ils promeuvent. Ce qui doit nous retenir en deuxième lieu c'est la netteté avec laquelle se dessinent les vacillements du pacte autobiographique dans *La Métaphysique des tubes* (2000) et *La Biographie de la faim* (2004) et la part qui revient à la psychanalyse dans la confusion.

L'importance que Nothomb accorde aux trois premières années de la vie (« ensuite, plus rien ne s'est passé » annonce le quatrième de couverture de la *La Métaphysique des tubes*), ainsi que la description qu'elle en donne suivent le sillage freudien. Pour apprécier les convergences, il faut d'abord rappeler les stades de l'enfance selon la psychanalyse.

1. Dyade symbiotique. Le nourrisson ne se distingue point du sein nourricier qui pourvoit à ses besoins. D'où le sentiment d'omnipotence et de béatitude qui accompagne cette période (Pouquet, 1996).

2. Clivage. Au fur et à mesure que le nourrisson grandit, les parents tardent à le satisfaire. Les privations scindent l'univers jusqu'alors harmonieusement

indistinct du nourrisson entre le demandeur et le pourvoyeur et annonce la fin de sa toute puissance. L'objet naît dans la haine, disait Freud (1968).

3. Ambivalence. Les frustrations s'accouplent avec l'agressivité qui cherche à être évacuée. L'enfant qui commence à concevoir l'autonomie et l'indépendance de la mère est partagé entre amour et haine (qu'il croit meurtrière). Pour protéger la mère il la dédouble. A cote de la bonne mère, il imagine une mauvais qui sert de cible à sa violence (Klein, 1998).

4. Identification primaire et narcissisme. Le nourrisson entrevoit la présence d'un tiers qui détourne l'attention de la mère. Il s'agit du père avec qui il tend à s'identifier. L'autre est ainsi à l'origine d'un moi investit par la libido (je l'aime, il est moi, « je » suis digne d'amour) (Kristeva, 1996)

5. Pulsion de vie, pulsion de mort. Le moi devient l'objet de la libido mais du même mouvement se désertotise, ce qui ouvre la voie à la pulsion de la de-liaison, le Thanatos, tel que Freud l'oppose ou plutôt l'impose à Eros, son subalterne (Green, 1992). Le paradoxe majeur qui fait de la mort le seuil et la condition de la vie, se retrouve au niveau suivant de la subjectivation.

6. Triangulation œdipienne et l'avènement du parlêtre (Lacan, 1999). Pour que le sujet advienne, il doit renoncer à se fondre avec le corps maternel. Se séparer de la mère réelle pour la retrouver dans le désir et la représentation, voilà l'enjeu majeur de l'enfance où doit forcément intervenir un tiers. Le père barre l'accès à la mère laquelle devient un manque à combler symboliquement. La castration n'est rien d'autre que le nom que la psychanalyse (friande des connotations sexuelles) donne à ce manque vital qui relance la pulsion de vie (Eros) et la dévie vers d'autres objets avec lesquels il faut désormais négocier la satisfaction. En revanche, l'échec de la séparation ouvre sur la folie.

7. Mélancolie. L'objet perdu qu'est la mère de la plénitude primordiale reste inscrit en creux dans chaque psychisme qui pallie « le trou » en se reliant aux mots et aux images. Il s'agit de la sublimation telle qu'elle se traduit dans la religion ou dans l'art (Kristeva, 1987).

8. Sexe. Un jour, la petite fille découvre qu'elle n'a pas de pénis comme les garçons qu'elle se met à convoiter. Il s'ensuit que la castration chez la fille déclenche l'œdipe qu'elle clôt chez le garçon. Notons en marge que cette approche est largement critiquée par les féministes. Les plus modérées parlent d'une envie du phallus, métaphore du pouvoir qui traditionnellement échoit aux hommes. La fameuse jalousie serait donc fonction des injustices sociales.

Il est étonnant comment la narration nothombienne embrasse la réflexion freudienne sans s'alourdir de terminologie, à commencer par la nature « divine » du fœtus puis du nourrisson qu'elle décrit. La boisson et la nourriture, toujours les mêmes, passent sans qu'il y fasse attention. Le problème de choix et donc de volonté ne se pose pas au « tube », centré sur l'activité végétative. La passibilité absolue de ses premiers moments leur vaut le traité de « métaphysique » qui déduit sans failles le sentiment religieux de la nostalgie des origines. La satiété irréflichée à l'abri du langage et donc de la pensée (l'ordre est de Nothomb), est opposée aux tourments qui assaillent l'être humain dès les

premières circonvolutions de la matière grise. Le bébé (chez) Nothomb est encore épargné par les doutes, manques et conflits qui tracassent ses aînées. Or, plus ceux-ci parlent, pensent, marchent, moins ils arrivent à comprendre cette parenthèse insolite et insolente qu'est la vie. Dans son autobiographie de « zéro » à trois ans, Nothomb se décrit comme un bébé qui a longtemps refusé d'abdiquer. Décrétée légume chronique par les médecins, elle présente son statut de « plante » comme naturel et enviable. Plus tard, âgée de trois ans, elle ne nagera pas après la chute dans un bassin. La scène du « suicide » est reprise dans le *Robert des noms propres* où l'héroïne se laisse ensevelir par la neige. Entre deux eaux, sous le linceul blanc, on retrouve les ténèbres quittées peu avant et à contrecœur.

Il existe pourtant des êtres qui ne subissent pas la loi de l'évolution, qui ne rencontrent pas d'accident fatal. Ce sont les légumes chroniques. Les médecins se penchent sur leur cas. En vérité, ils sont ce que nous voudrions être. C'est la vie qui devrait être tenue pour un mauvais fonctionnement. (Nothomb, 2000 : 24)

Comparons la citation ci-dessus avec la deuxième conception de pulsions de Freud formulée par J. Bergeret dans un manuel de psychopathologie qui fait référence dans le milieu académique :

(...) la vie a l'origine dans un accident extérieur à l'organisme et les pulsions tendent, au contraire à ramener cet organisme à un état inorganique antérieur à la vie. (...) Ce n'est pas la mort qui est l'accident, c'est la vie. (Bergeret, 1972 : 79)

À l'instar de Bergeret, la narratrice nothombienne constate la nature hétéroclite de l'homme et de son origine : la mort n'est pas une figure de style mais une proximité secrètement sollicitée, une possibilité à envisager. C'est le paradis perdu de la vie intra-utérine et de la prime enfance. Dans *La Métaphysique des tubes* Nothomb constate qu'en évoluant, l'homme s'éloigne de ce qu'il veut (i.e. la mort) sauf si, à l'exemple des deux tiers de la population, il trompe la vie. Inertie intellectuelle, privations sensuelles, dépression : la tentation reste pressante de se soustraire à l'élan vital. Il faut un effort héroïque pour résister à ce penchant que seul contrebalance le plaisir (aussi pour dérisoire qu'il soit le goût du chocolat blanc dissipe-t-il l'hébétude de la Plante). Entre ces deux pôles - qui tendent de se confondre sous la pression de la réalité frustrante - se déploie la nature humaine, organisée par les expériences des trois premières années, avec l'agressivité en tête.

Un jour, « la Plante » comme l'appellent gentiment les parents est tirée de sa stupeur par une rage qui la fait frapper ceux qui la prennent dans leurs bras. En termes nothombiens, la satisfaction différée oblige à prendre conscience de la faim, noyau d'une identité qui, à chaque défaillance, cherchera la réduction par l'anorexie. D'une part, la faim referme le psychisme d'un contours confortant tout en concrétisant le manque qui en est le pivot. De l'autre, s'affamer revient à un suicide échelonné. L'autoagression qu'est l'anorexie trouve sa juste portée dans *La Biographie de la faim*. Pour arrêter la puberté, les sœurs Nothomb passent les journées dans l'eau glaciale d'un lac en se nourrissant des champignons qu'elles cueillent dans les environs.

De plus, la faim a pour revers la dépendance et donc rend nécessaire l'acquisition du langage, vecteur de la demande. L'enfant découvre que le monde a besoin d'être nommé pour exister (Nothomb, 2000 : 44 et 48-49) et qu'elle ne fait point exception à la règle. Quand elle se noie dans la mer(e)², c'est l'appel au secours, une supplique verbalisée qui la sauve. Quand elle appelle « son éléphant Eléphant - un joli nom pour l'éléphant » (Nothomb, 2000 : 143) -, c'est que le narrateur feint d'ignorer la nature arbitraire du signe confondu avec l'univers qu'il gère. Avec le verbe, elle croit retrouver ses prérogatives divines mais ne tarde pas à constater leurs limites (Nothomb, 2000 : 72). Agée de deux ans, Amélie vit royalement sa singularité dorlotée au fond d'un jardin de rêve. Elle a deux gouvernantes, comme calquées sur le double imago maternel décrit par Mélanie Klein. L'une la vénère et la cajole. L'autre ignore superbement les caprices de l'enfant. La relation d'objet reste gémellaire, à l'image des Futago, filles indistinctes jusqu'à dans le nom, qui apparaissent dans le récit comme effet du réel au sens de Barthes et de Lacan.

Avec la carpe rouge hissée sur un mat pour la fête japonaise des garçons, l'enfant est confrontée à la différence des corps et des statuts. Pas de carpe pour Amélie qui, d'ailleurs, revoit le poisson dans des rêves « obscènes » (Nothomb, 2000 : 152). Le motif piscicole prend toute son ampleur avec la scène du troisième anniversaire. En guise de cadeau, elle en reçoit trois, chiffre sans équivoque. Les carpes la dégoûtent au point de lui donner des vertiges. Elle tombe dans leur bassin et se cogne. Significativement, c'est la mauvaise gouvernante qui la repêche. De l'accident qu'elle dit volontaire, la fillette a gardé un trou à la tête. « Cicatrice d'une éloquente admirable » (Nothomb, 2000 : 171), remarque-t-elle, devançant le lorgnon freudien.

Ces quelques exemples montrent à quel point la psychanalyse imprègne la façon dont Nothomb conçoit ses premiers années. Les pistes que nous venons de suivre sont si insistantes et explicites qu'il n'est pas question d'erreur méthodologique, d'une interprétation d'obédience analytique qui aurait supplanté le texte. Puisque Nothomb parle le freudien, toute lecture analytique serait redondante et superflue. Mais l'apport de la psychanalyse ne s'arrête pas au niveau du contenu.

Je passais de longues nuits debout, sur mon oreiller, accrochée aux barreaux de mon lit - cage, à regarder fixement mon père et ma mère (...). Ils en ressentaient un malaise grandissant. Le sérieux de ma contemplation les intimidait au point de leur faire perdre le sommeil. Les parents comprirent que je ne pouvais plus dormir dans leur chambre. (Nothomb, 2000 : 87)

Dans *La Métaphysique des tubes*, la narratrice revendique l'authenticité des souvenirs tels qu'ils se recourent avec la psychanalyse (sans s'en réclamer). Or, il est bien connu que la période racontée est recouverte par la fameuse amnésie infantile. Autrement dit, ce que la mémoire a enregistré avant la phase œdipienne est devenu inconscient sous la pression du surmoi (la moralité adulte incorporée par l'enfant qui désavoue son agressivité incestueuse). Seule une cure est susceptible de lever la censure. La citation ci-dessus - qui renvoie à la fameuse scène primitive - suggère que la généralisation de l'enseignement psychanalytique a repoussé les frontières du refoulé tout en

conceptualisant le matériel ainsi déculpabilisé et donc rendu doublement accessible à l'autobiographie. La difficulté c'est de trancher dans quelle mesure les scénarios fantasmatiques traités par Nothomb sont affectés par les grilles culturelles. La rétrospection après Freud, Lacan et Dolto est modulée par leurs théories ou ce sont les théories qui intensifient la rétrospection sans en modifier les termes ?

Parfois je me demande si je n'ai pas rêvé, si cette aventure fondatrice n'est pas un fantasme. (Nothomb, 2000 : 171)

L'entreprise autobiographique de Nothomb soulève le problème du soupçon que la psychanalyse fait peser sur la mémoire. D'abord, les images que nous croyons garder de l'enfance n'apparaissent que tardivement, à la puberté. Ces souvenirs-écrans sont bien évidemment distordus par le désir et son revers d'interdit ou masquent des points sensibles. A cela s'ajoute le mythe familial, c'est-à-dire une série de croyances créées et partagées par tous les membres d'un groupe familial en crise. Il rend compte des défenses qui assurent une cohésion interne et une protection externe. Enfin, la mémoire puise dans les scénarios répertoriés comme roman des origines. Les enfants s'imaginent une provenance ou un destin exceptionnels. Ils laissent libre cours à leur dépendance que l'imagination moue en péripéties héroïques. Il se peut que l'enfant prodige qu'était Amélie y doit un peu de sa splendeur. Bref, les premiers souvenirs ont peu à voir avec la biographie. En revanche, ils enseignent sur la réalité intérieure, psychique. Or, la psychanalyse a revalorisé la subjectivité, ses racines infantiles et sa fonction structurant le rapport au monde. Aussi un souvenir fantasmatique compte-t-il autant qu'un document d'époque.

Il reste pourtant le problème du « pacte ». Les écrivains comme Nothomb n'ignorent guère le caractère fantaisiste de la mémoire. Significatives à ce sujet sont les péripéties de la mention « roman » qui figure sur la première autobiographie romancée de Nothomb, *La Métaphysique des tubes* (2000) mais que l'auteur supprime de la couverture de la deuxième, *La Biographie de la faim* (2004). Dans le supposé roman qu'est *La Métaphysique des tubes*, le pacte autobiographique n'est tenu qu'à l'oral. Effectivement, dans les interviews Nothomb parle de son enfance dans les termes même qu'elle utilise dans le livre où, d'ailleurs, apparaissent les endroits et les personnes cités dans la note biographique du livre. *La Biographie* (de Nothomb par qui ?) reprend les mêmes thèmes. Entre les deux, une fiction, *Cosmétique de l'ennemi*, noue le dialogue avec la psychanalyse, explicite les interférences dues à son bagage de culture générale. La prise en compte d'une théorie qu'elle côtoyait sans s'y pencher semble avoir contribué à redistribuer les accents, à légitimer la fiction intrinsèque à la biographie. Il paraît en effet que l'écrivaine a tiré les conséquences qu'impose la découverte freudienne du souvenir écran et du mythe familial et du roman des origines. Tout enfance se perd en clichés, se recouvre d'un récit intérieur romancé qui servent à pallier les manques et autres faims. L'évolution de l'œuvre de Nothomb confirmerait que la psychanalyse a balisé le passage de l'autobiographie vers l'autofiction, la seule option possible et plausible.

Camille Laurens - *je* est un jeu de mots.

Tout comme chez Amélie Nothomb, le « roman » *Dans ces bras-là* de Camille Laurens reprend les faits de sa biographie qu'on retrouve dans d'autres livres. Pour pimenter le quiproquo, son ex-mari et personnage de choix lui en fait un double procès : dans son propre autofiction et devant le tribunal. Outre l'ambivalence du pacte, le livre de Laurens montre bien comment la psychanalyse organise la mise en forme d'un vécu au féminin.

Le personnage principal, Camille, se partage entre l'écriture d'un livre sur les hommes de sa vie et la cure qu'elle entreprend pour séduire un psychanalyste. Les deux discours (dont un elliptique et figuré par « le psy » à l'approbation muette) se combinent avec naturel. La référence théorique côtoie des airs à la mode ou des citations littéraires : La psychanalyse s'imbrique dans un « fond d'époque ». Soulignons néanmoins le choix d'un psychanalyste pour interlocuteur ainsi que la composition du livre et son langage calqués sur la cure.

L'écriture de Camille emprunte un dispositif « analytique » propice à tout discours qui échappe aux paramètres officiels c'est à dire celui du fou et de la femme. Effectivement, le langage indique que la femme est l'homme et ne l'est pas. Selon la formule de Lacan citée par Luce Irigaray « ce n'est que de là où elle est toute, c'est à dire de là d'où la voit l'homme, rien que de là que la chère femme peut avoir un inconscient » (Irigaray, 1977 : 91-92). Irréductible à l'ordre symbolique, le féminin débouche sur un mal-à-dire qui s'exacerbe en dépression sauf s'il trouve à exprimer son réel enkysté dans l'idiome. Le sexe de Camille, dilué dans son prénom, cherche à s'écrire en explorant et exploitant le potentiel analytique. Il s'agit de dérégler l'ordre syntagmatique, de le remplacer par des suites de mots régis par leurs seules propriétés phonétiques (assonances, allitérations, homophonies), par des listes totalisantes, des séries thématiques ou encore, par des accumulations de termes « librement associés », procédés qui, peu à peu, induisent un « autre » champ sémantique. Ainsi la narratrice laisse souvent les mots filer, s'articuler, s'entrechoquer :

(...) je suis mariée depuis quinze ans, ça va faire quinze ans - des ruines, des ruines où se devine l'architecture ancienne, un monument d'amour dont on resterait que le plan au sol, plus rien dans l'air, plus de relief, plus rien qu'à terre la trace de belles fondations - à terre, tout à terre, à taire aussi peut-être, à enterrer - mais oui, oui, au début (...) (Laurens, 2000 : 32).

De même, le texte échafaude sur deux pages les connotations du mot 'homme' dont elle essaye d'épuiser la teneur inconsciente (Laurens, 2000 : 40-41). L'écrivaine retranscrit, en vrac, les expressions qu'elle tient de son père, c'est à dire la coloration affective de son héritage linguistique, le bain linguistique de l'enfance (Laurens, 2000 : 115-117). Plus « lacanienne » sa manière d'éparpiller des 'signifiants' en un réseau des renvois que densifie le récit. D'abord marginaux mais insistants, ils aimantent la chaîne signifiante jusqu'au « déclic », la révélation subite, la saisie globale, le sens nouveau. Beaucoup de crédit est donné aux jeux des mots et à leur ressort inconscient. Ainsi, dans l'enfance Camille est molestée par un oncle. Elle se confie à la grand-mère qui la force à se taire. Peu après, un ongle lui rentre dans la peau, la faisant

beaucoup souffrir. La famille est alarmée, le médecin l'enlève avec une pince. Désormais, elle garde une foi inébranlable dans le langage du corps (oncle/ongle) que tous sauf l'analyse s'obstinent à ignorer. Bien plus tard, lors d'une réunion publique, le mari de Camille verse du thé à la menthe brûlant sur son amant. Elle saisit d'emblée l'association (la menthe-l'amanthe) qui a dirigé le geste³. Outre les lapsus, la narration se délecte des polysémies qui introduisent les conflits inconscients. Il en est ainsi de l'ambivalence du mot 'contre' dans la citation ci-dessous qui parle de la proximité autant que de la séparation :

Un mois après elle téléphone à son père et au détour de la conversation, lui apprend qu'elle est mariée. Contre qui, dit-il.

Contre lui, justement, tout contre. (Laurens, 2000 : 34).

Le personnage de Camille se veut une double construction : elle s'invente en inventoriant les hommes de sa vie. L'image qu'elle donne de l'autre dessine en abyme le sien et, inversement, l'autre regard décide de son image. Le psychanalyste est l'Autre par excellence (Laurens, 2000 : 28). Il en a fait son métier. Ainsi il englobe, mais sans s'y confondre, les hommes dont sa patiente lui a parlé. Il opère une mise à distance salutaire, dégage un espace de non-adhésion aux modèles et aux rôles. A défaut de solutions de rechange à lui proposer, la cure lui donne l'espace et la plasticité de son écoute et l'escorte vers la substance d'un langage où fonder la différence des sexes.

Je suis l'homme. N'est-ce pas merveilleux ? Un homme qui avance et qui dit : je suis l'homme.

Il faudrait pouvoir se planter en face, yeux dans les yeux, et dire : je suis la femme.

Rien d'autre - simplement ceci, tel que je vous le dis maintenant, tel que vous l'entendez : je suis la femme. (quatrième de couverture).

Pour conclure, insistons sur l'ampleur et la diversité des influences analytiques sur l'écriture de soi. D'une part, *La Métaphysique des tubes et de La biographie de la faim* d'Amélie Nothomb montrent à quel point la psychanalyse moule le récit d'enfance. De l'autre, l'écriture de Camille Laurens, avec un psychanalyste pour figure titulaire, emprunte les tics et les techniques de la cure. Le travail freudien sur les souvenirs de l'enfance encourage aussi la position liminaire de ces écrivaines entre autobiographie et fiction. Si l'écriture de soi flirte avec l'autofiction, c'est que « l'identité n'est pas une question de sang ou de sol (...) mais dans et par quel récit on s'est constitué » (Kaplan, 1999 : 252) : La psychanalyse donne la liberté de s'interpréter et de se réécrire.

Notes

¹ Le réel dans l'acception que Lacan lui donne dans le *Séminaire XXII : R.S.I.* c'est ce qui reste quand on enlève l'imaginaire et le symbolique, autrement dit l'inconcevable.

² « Une chose au moins est certaine : l'eau et la folie sont liées pour longtemps dans le rêve de l'homme européen. » (Foucault, 1972: 26)

³ Les exemples sont nombreux dans la littérature féminine qui applique la règle de l'association libre. Un exemple tiré de *L'Inceste* de Christine Angot : « Hier, mon psychanalyste : Qui vous a donné votre prénom ? Dans Christine allusion au Christ. Je lui parlais de ma mission salvatrice, sauver les autres, crever leurs bouées habituelles (...). Qui vous a donné votre prénom, 'Mon Dieu !' j'ai fait. Je venais de comprendre. Votre père ou votre mère ? Mon Dieu. Ma mère voulait m'appeler Marie-Christine. Mon père a dit : pas de Marie. Je me suis mariée mais séparée ensuite. Un mari, veaux, vaches, cochons, ou une Marie. Pas de mari, pas de père, pas d'homme, pas de bouée, toutes ces casseroles, la cousine Nadine, NC, haine c'est la copine, qui lui sont accrochées. » (Angot, 1999 : 48-49).

Références bibliographiques

Angot, Ch., 1999. *L'inceste*. Stock.

Bergeret, J., et al., 2000. *Psychologie pathologique, théorie et clinique*. Paris : Masson.

Chemama, R., 1995. *Dictionnaire de la Psychanalyse*. Paris : Larousse.

Fine, A., F., Nayrou et G. Pragier, 2005. *La haine : Haine de soi, haine de l'autre, haine dans la culture*. Paris : PUF.

Foucault, M., 1972. *Histoire de la folie à l'âge classique*. Paris : Gallimard.

Freud, S., 1968. *Pulsions et destin des pulsions*, in *Métapsychologie*. Paris : Gallimard, coll. Idées, pp. 11-44.

Green, A., 1992. *La Déliaison*. Paris : Les Belles Lettres.

Irigaray, L., 1974. *Spéculum, de l'autre femme*. Paris : Ed. de Minuit.

Kaplan, L., 1999. *Le Psychanalyste*. Paris : P.O.L.

Klein, M., 1998. *Essais de psychanalyse 1921-1945*. Paris : Payot.

Kristeva, J., 1987. *Soleil Noir*. Paris : Gallimard.

Kristeva, J., 1996, *Sens et non-sens de la révolte*, Fayard.

Lacan, J., 1999. *Ecrits*. Paris : Seuil.

Laplanche, J., J.-B., Pontalis, 2003. *Le Vocabulaire de la psychanalyse*. Paris : PUF.

Laurens, C., 2000. *Dans ces bras-là*. Paris : P.O.L.

Nothomb, A., 2000. *La Métaphysique des tubes*. Paris : Albin Michel.

Nothomb, A., 2001. *Cosmétique de l'ennemi*. Paris : Albin Michel.

Nothomb, A., 2004. *Biographie de la faim*. Paris : Albin Michel.

Pouquet, M., 1996. *Initiation à la psychopathologie*. Paris : L'Harmattan.

Articles cités dans l'introduction

<http://www.lexpress.fr/info/sciences/dossier/psy/dossier.asp?ida=434057>

<http://www.lexpress.fr/info/sciences/dossier/psy/dossier.asp?ida=401222>

<http://www.lexpress.fr/info/sciences/dossier/psy/dossier.asp?ida=428935>

<http://www.lepoint.fr/societe/document.html?did=162585>

<http://www.lepoint.fr/societe/document.html?did=154209>

<http://www.lepoint.fr/medias/document.html?did=157905>